L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 19 OCTOBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Bonnet. Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS LUNDI, 19 OCTOBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Les manifestations d'opinions contre la triple alliance.

Il est intéressant pour nous—dit le *Journal des Debats*—de relever les manifestations d'opinions qui se produisent contre la triple alliance, surtout dans les pays qui en font partie, et dans ceux auxquels elle est jusqu'à ce jour sympathique, tels que l'Italie et l'Angleterre. A ce titre, l'article publié par M. Bonghi dans la *Nuova Antologia* et le discours récemment prononcé à Cambridge par M. John Morley méritent également notre attention. Ni le grand publiciste et jurisconsulte italien, ni l'homme politique anglais ne sont en principe les adversaires de la triple alliance, et le premier en a même été autrefois un des partisans les plus résolus, mais l'un et l'autre commencent à manifester des inquiétudes sur les conséquences qu'elle peut amener. Ces inquiétudes sont particulièrement vives de la part de M. Bonghi. A ses yeux, la situation de l'Europe s'est singulièrement aggravée depuis quatre ans. Le mal vient originairement de ce que l'Allemagne nous a pris, en 1871, l'Alsace et la Lorraine; c'est lui qui le dit et ce n'est pas nous qui le contredirons; mais, comme le fait date de vingt années, il faut chercher d'autres causes encore à l'aggravation qui se serait subitement produite.

On remarquera que nous employons le vocabulaire de M. Bonghi et non pas le nôtre, car, à notre sens, la situation s'est au contraire améliorée, et le nouveau groupement de forces, qui est considéré par l'écrivain italien comme un danger de guerre, nous parait être plutôt une garantie de paix. Quoi qu'il en soit, M. Bonghi attribue le malaise qu'il constate à deux causes principales: la manière dont M. Crispi a pratiqué la triple alliance et son renouvellement prématuré et impestif. La triple alliance existait avant que M. Crispi fût au pouvoir, mais pour employer une expression italienne, elle existait *in petto*, elle ne faisait pas de bruit, elle s'appliquait à ne pas faire parler d'elle. "M. Depretis, écrit M. Bonghi, n'était pas un homme de premier ordre, mais il était extrêmement prudent, et ce n'est pas lui qui eût jamais créé, au pays qu'il gouvernait, des périls, ou qui les eût accrus. Il consentit à entrer, non pas une fois, mais deux fois, dans la triple alliance; cependant il aimait la France et dans ses rapports avec elle il apporta tous les ménagements possibles." En d'autres termes, la triple alliance vaut principalement par la manière de s'en servir, et la meilleure de toutes, celle de M. Depretis, était de ne pas s'en servir du tout. Par malheur, l'intempérance de M. Crispi est venue tout gâter, et l'usage qu'il a fait de la triple alliance a été tel que, moralement, il l'a tuée. La renouveler le lendemain même de sa chute, et alors que l'ancien traité avait encore plus d'une année à vivre, a été une faute qui devait produire et qui, en effet, a produit aussitôt le rapprochement intime de la France et de la Russie. Or, d'après M. Bonghi, les forces réunies de ces deux puissances sont non seulement égales, mais supérieures à celles de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie. L'entente franco russe n'aurait pas eu lieu ou, du moins, elle n'aurait pas pris le caractère menaçant que lui attribue M. Bonghi si la triple alliance n'ayant pas été renouvelée, on avait attendu sa mort naturelle en 1892. "J'étais presque seul de cette opinion dans mon parti, écrit M. Bonghi, ce qui ne veut pas dire que mon opinion ne fût pas la bonne. Dans tous les cas, j'espère qu'aujourd'hui on me donnerait raison plus qu'on ne le faisait alors."

Cette assurance de M. Bonghi est ce qui nous intéresse le plus dans son article. Un homme aussi habile à pressentir autour de lui l'opinion générale et à l'exprimer même dans ses variations ne risquerait pas une affirmation aussi nette s'il craignait de la voir contredire. Il paraît certain que, depuis son renouvellement, la triple alliance a beaucoup perdu de son prestige en Italie: ses partisans s'en consolent en pensant qu'elle n'en est pas moins renouvelée, qu'il y a là un fait acquis, un papier signé, et ils se plaisent à attribuer à ce papier plus d'importance que ne le faisait lord Salisbury dans une circonstance trop récente encore pour qu'on l'ait oubliée. Pour notre part, nous regardons le renouvellement de la triple alliance comme un acte grave et qui doit naturellement influer sur nos relations générales avec l'Italie; mais nous ne sommes pas insensibles à la manière dont on usera envers nous. Nous préférons celle de M. Depretis et de M. di Rudini à celle de M. Crispi. Les symptômes qui se produisent dans l'opinion, au nombre desquels nous mettons l'article de M. Bonghi, doivent être observés avec une attention pleine de sympathie. Par malheur, la conclusion de cet article est un peu vague; M. Bonghi croit assurer le maintien de la paix au moyen d'un comité international et de l'arbitrage. Nous avons plus de confiance encore dans la sagesse des diverses puissances, et plus particulièrement dans la nôtre: c'est là qu'il faut chercher et qu'on trouvera la principale garantie de la paix.

En même temps que M. Bonghi écrivait son article, M. John Morley prononçait à Cambridge un discours remarquable dont un passage, consacré à la politique extérieure, mérite surtout d'être signalé. M. John Morley n'engageait sans doute que lui, mais son importance personnelle dans le parti libéral, le rôle qu'il y joue, celui qu'il peut y jouer un jour, son caractère enfin et son talent donnent à son langage une incontestable valeur. Jamais encore la politique du gouvernement actuel n'avait été attaquée d'une manière plus directe et plus précise, et M. John Morley affirme que ses amis et lui ne sont pas seuls à penser comme ils pensent: parmi leurs adversaires, beaucoup partagent leur sentiment. Il cite un journaliste tory qui écrivait naguère qu'aucun Anglais, sauf une seule exception, ne pouvait savoir quelles étaient les relations de son pays avec les autres puissances, et que la personne exceptée pourrait se reconnaître dans un ministre qui risquait d'ici à six mois d'être engagé dans la guerre. Evidemment, la manière mystérieuse et secrète dont lord Salisbury a conduit certaine parties de sa politique, l'incertitude et les doutes qui persistent à ce sujet ne sont pas sans causer des inquiétudes. Les Anglais étaient habitués à une politique de grand air et de pleine lumière: lord Salisbury a un peu changé ces traditions. Mais il faut surtout savoir gré à M. John Morley de la franchise avec laquelle il a parlé de l'Egypte. C'est à la prolongation indéfinie de l'occupation anglaise qu'il a attribué tout le danger de la situation actuelle, au point de vue diplomatique, militaire et maritime. Cette occupation, contraire, à tant de promesses, rend, a-t-il dit, l'Angleterre vulnérable et l'expose sans cesse à être entraînée dans le tourbillon d'une guerre continentale. Si l'on en pèse les inconvénients et les avantages, on s'apercevra que les premiers l'emportent de plus en plus sur les seconds. Le ministre des colonies, lord Knutsford, dans un discours qu'il vient de prononcer à Saxmundham, a cru devoir protester contre ce langage, et, tout en assurant qu'il n'était pas plus qu'un autre partisan de la prolongation indéfinie de l'occupation anglaise, il a affirmé que le moment de l'évacuation n'était pas arrivé, parce que la tâche entreprise par l'Angleterre n'était pas terminée. Quand donc le sera-t-elle, si elle ne l'est pas au bout de dix ans? Le discours de lord Knutsford ne détruira pas l'effet de celui de M. John Morley. Il n'est que trop vrai que le maintien de l'occupation de l'Egypte fausse radicalement la politique générale de l'Angleterre et l'expose aux aventures. Le bonheur des fellahs intéresse sans doute M. John Morley, mais il préfère les intérêts et l'honneur de son pays. Ce qui nous frappe ici encore, comme dans l'article de M. Bonghi, c'est que M. John Morley ne craint pas de s'appuyer sur l'opinion même de ses adversaires, qui commencent à apercevoir les dangers de la situation.

Sans nous en exagérer l'importance, nous devons suivre avec intérêt l'évolution qui se fait dans certains esprits, surtout lorsqu'il s'agit d'hommes aussi éminents que M. Bonghi et M. John Morley. Tout le monde en Europe veut la paix, mais on commence à sentir que les conditions de la paix se modifient peu à peu et qu'il y a lieu de tenir compte d'autres considérations que de celles qui ont fait le fond commun de la politique européenne pendant les dix dernières années. C'est ce qui ressort des divers incidents et des manifestations qui se sont produits depuis quelques semaines, et que l'on pourrait relever même ailleurs qu'en Angleterre et en Italie.

Pour moderniser *Lohengrin*, on parle de remplacer le cygne du beau chevalier par une bicyclette.

M. Van Dyck en sera quitte pour ainsi modifier la phrase célèbre: "Mon cycle aimé...."

Un jeune chasseur disait que le lièvre est le plus poltron des animaux.

Quelqu'un lui répondit:

—Soit; mais je voudrais savoir ce que vous feriez à sa place, si vous aviez ses jambes et pas de fusil!

ASSURANCES.

DIX-NEUVIEME ETAT ANNUEL

— DE LA —

Compagnie d'Assurances TEUTONIA,

De la Nouvelle-Orléans.

Conformément aux dispositions de sa charte cette compagnie publie l'état annuel suivant de ses affaires pour l'année finissant le 31 décembre 1890:

Primes reçues—		
Sur risques de feu		$183,923 30
Sur risques de mer		22,707 70
Sur risques de rivière		25,897 70
		$232,510 70
Ajouté, primes non expirées pour 1889		74,103 00
		$306,613 70
A déduire—		
Pertes de feu payées	$61,592 37	
Pertes de mer payées	4,942 66	
Pertes de rivière payées	13,193 69	
Réassurances	30,796 11	
Commissions	31,069 88	
Primes remises	20,340 20	
Taxes et licenses	11,909 53	
Dépenses générales et dépenses d'agence, moins l'intérêt	7,804 46	
Profits et pertes	879 33—	172,521 29
		$134,092 41
Réservé pour primes non expirées, 31 décembre 1890		$84,723 00
Dix pour cent d'intérêt sur le fonds capital pour l'année		25,000 00
Réservé pour pertes non ajustées		16,296 00
Surplus		8,073 41
		$134,092 41

ACTIF.

Comptant en main	$38,104 53
61,000 bons de ville consolidés de la N. O. [Crossman], valeur sur le marché	65,575 00
62,000 bons 5 pour cent de la N.O., valeur sur le marché	62,000 00
30,000 bons 4 pour cent des Etats Unis, valeur sur le marché	36,500 00
120,000 bons d'Etat de la Louisiane valeur sur le marché	111,900 00
10,200 bons hypothécaires de la Canal and Claiborne Street Railroad valeur sur le marché	10,506 00
Bons-certificats de ville de la Nouvelle Orléans et autres stocks	3,243 25
Propriétés foncières	41,362 50
Prêts sur hypothèque	42,791 60
Prêts sur gages	12,200 00
Primes en cours de collection	23,774 92
Billets à primes et comptes à recevoir	4,139 55
Meubles de bureau	1,000 00
	$552,097 41

PASSIF.

Fonds capital	$250,000 01
Fonds de réserves	80,000 00
Réservé pour primes non expirées	84,723 00
Intérêt sur dividende non payé	505 00
Pertes non ajustées	16,296 00
Surplus	8,073 40
Intérêt sur fonds capital dû en Janvier 1891	12,500 00
	$459,097 41

L'état ci-dessus est une copie vraie et correcte transcrite des livres de la compagnie.

WM B. SCHMIDT, Président.
H. R. GOGREVE, Vice-President.
ALBERT P. NOLL, Secrétaire.

Assermenté et souscrit pardevant le soussigné notaire de la Nouvelle-Orléans, Lne, ce 9me jour de janvier 1891.

JOHN J. WARD, Notaire Public.

A une assemblée du Bureau des Directeurs de cette compagnie, tenue le 8 courant, il a été résolu de payer sur demande un second intérêt-dividende semestriel de CINQ POUR CENT sur le fonds capital, faisant dix pour cent pour l'année 1890.

DIRECTEURS.

H. Buddig, Isaac Levy,
Theo. Berckson, C. M. Miller,
Anton Braun, Albert P. Noll,
J. B. Camors, Frank Roder,
M. Frank, J. E. Rengstorff,
K. Fretscher, Louis Ruch,
C. B. Fisher, Wm B. Schmidt,
H. R. Gogreve, H. Schulze,
S. Hyman, J. G. Spor,
F. Jaencke, Jas J. Schmidt,
Julius Keiffer, C. H. Schenck,
J. H. Keller, Hy Wellmann.
13 jan—

Vingt-quatrième Etat Annuel

—DE LA—

Compagnie d'Assurances Germania

De la Nouvelle-Orléans.

Conformément à ce qu'exige sa charte, cette compagnie publie l'état suivant pour l'année se terminant le 31 décembre 1890:

Primes sur incendies	$206,127 28	
Primes maritimes	2,512 95	
Primes des rivières	1,889 72	
	$207,530 90	
A ajouter: Primes non expirées de 1889	41,180 13	$248,711 03
A ajouter: intérêt, profits et pertes	$28,333 59	
Moins salaires et dépenses générales	14,787 48	
		13,546 11
Fonds de surplus de 1889		24,476 05
Total		$286,733 19
Pertes payées—		
Sur risques de feu	$85,758 27	
Sur risques maritimes	1,863 04	
Sur risques de rivières	299 87	
	$87,921 08	
Réassurances	$6,176 64	
Primes remises et commissions	34,577 70	
Taxes d'Etat et de ville, Board of Underwriters, et souscriptions	6,662 87	
		135,338 29
Profits bruts		$101,394 90
Réservé		
Pour primes non expirées	$44,168 67	
Pertes d'incendies non payées	11,963 43	
Dividende de Juillet 1890	10,000 00	
Dividende de Janvier 1891	10,000 00	
Fonds de surplus, 1890	25,262 80	
	$101,394 90	$101,394 90

ACTIF

Billets pour primes	$155 25
Primes en voie de collection	41,714 14
Prêts sur nantissement (dépôt de titres)	22,820 00
Prêts sur hypothèques	4,100 00
Bons des Etats-Unis, bons consolidés de ville et bons à primes	91,144 50
Stocks de banques, d'assurances et autres	30,375 50
Bons 1ère hypothèque, Weckerling Brewing Co	5,000 00
Propriétés foncières	66,814 34
Meubles de bureau et accessoires	4,873 14
Argent comptant et en banque	24,394 53
	$291,394 90

PASSIF.

Capital actions	$200,000 00
Réservé pour primes non expirées	44,168 67
Réservé pour pertes non payées sur incendie	11,966 43
Réservé pour dividende 5 pour cent, janvier 1891	10,000 00
Réservé pour fonds de surplus, 1890	25,262 50
	$291,394 90

Cet exposé est une copie juste et correcte des livres de la compagnie.

H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.

Fait et signé sous serment devant moi, ce 9me jour de janvier 1891.

W. O. HART, Notaire.

Le Conseil de Direction, à leur réunion régulière a déclaré un second dividende semestriel de CINQ POUR CENT, faisant dix pour cent par an sur le fonds-capital pour l'année se terminant le 31 décembre 1890, payable sur demande.

DIRECTEURS.

H. ZUBERBIER, F. W. DIELMANN,
J. J. WECKERLING, JOHN THORN,
J. HASSINGER, J. B. MEYERS,
L. GRUNEWALD, A. G. RICKS,
FRANK VATTER, GEO LINDELOCH,
J. B. MERILH, JOHN G. MOLL,
J. J. LANGLES, D. BERNHARDT,
M. VONDERBANK, EMIL WEBER.

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

MARIAGE SECRET.

(*Suite.*)

—Dans notre pays, ce mariage produirait donc tous ses effets. Et dans le vôtre?

—C'est discutable, répondit le jeune homme, mais je le crois et je l'espère. D'ailleurs, dès que les circonstances nous le permettront, nous irons devant le maire.

—*Amen*, conclut l'Espagnol. Et maintenant à table.

La nouvelle de la mort inattendue d'un ami est faite pour couper l'appétit d'un voyageur affamé.

Mais Philippe attristé par cet accident lut dans les yeux de Madeleine, remise de sa passagère frayeur, tant de joie de la réalisation de son vœu le plus cher, tant de reconnaissance de ce qui n'était pourtant que l'exécution d'une promesse, que le nuage dont ses traits s'étaient voilés se dissipa.

Le dîner offert avec cordialité fut accepté avec plaisir.

Le lendemain, au point du jour, le presbytère était sur pied.

Philippe et Madeleine s'étaient levés avant les autres.

L'ouragan de la veille s'éloignait.

Des fenêtres de leurs chambres ils purent se reconnaître et examiner le pays.

Quelques toits épars sur une vallée encaissée entre deux collines apparaissaient çà et là au milieu des bois qui couvraient presque toute cette contrée.

Le presbytère de San Julia est tourné au levant.

Vers le nord, les Pyrénées semblent par gradins vouloir escalader le ciel. Au midi, au contraire, le sol s'abaisse en une immense plaine, dont un brouillard laiteux voilait les détails.

La cloche de l'église sonna l'angélus matinal.

Un berger passa, conduisant un troupeau de chèvres noires, et le curé traversa le chemin pour se rendre à la sacristie.

En passant, il fit un signe amical à ses deux paroissiens de hasard et dit:

—Alerte...... dépêchons!

Quelques instants après, les deux voyageurs entraient dans la pauvre église de ce pauvre hameau.

Elle était complètement déserte.

Jamais mariage ne fut célébré avec moins d'apparat.

Il n'y avait là que les futurs et le prêtre qui allait les unir.

Perès, le sacristain, avait tout préparé pour la cérémonie.

Les saints enluminés furent les seuls témoins des époux.

Sans parents, sans père ni mère pour l'accompagner à l'autel, Madeleine, si heureuse qu'elle fût, versait des larmes abondantes.

Elle revoyait les étranges malheurs qui avaient précédé cette union et se sentait accablé du pressentiment des douleurs qui devaient la suivre.

Quand le prêtre lui demanda, avec douceur, presque avec compassion pour cette fiancée sevrée des joies qui accompagnent les mariages contractés au grand jour et de l'orgueil légitime de l'épouse sortant de l'église au bruit des fanfares des orgues et au bras de l'époux devant la foule qui l'admire:

—Madeleine Stéfani, consentez-vous à prendre pour votre époux Philippe Valencourt ici présent?

Elle répondit d'une voix frémissante:

—Oui.

Et aussitôt, dans une véritable hallucination, frappée de la nudité de cette chapelle, de sa solitude et de son abandon, elle revit son père se suicidant à cause d'une faute qui le déshonorait; elle crut entendre sa voix irritée qui lui répétait ces terribles paroles:—Madeleine, sois maudite!—et les mains jointes, elle tomba à genoux comme pour demander grâce et miséricorde à cette apparition menaçante.

Le prêtre, ému, s'arrêta.

Philippe la releva, et, dans un élan d'amour et de pitié, la serra dans ses bras.

L'Espagnol reprit alors:

—Philippe Valencourt, acceptez vous pour votre femme Madeleine Stéfani ici présente.

Il répondit d'une voix ferme et haute:

—Oui.

Et pendant que le prêtre récitait la touchante formule du rituel:

—Que le Dieu que nous adorons vous reçoive en sa grâce, vous donne de longues années de bonheur et vous permette de voir vos enfants et les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération!—Il lui murmura passionnément à l'oreille:

—Que crains-tu donc?

—Je tremble.

—Ne suis-je pas là?

—J'ai peur.

Il lui pressa la main et plongeant ses yeux sombres dans les yeux bleus hagards de sa femme:

—Tu es bien à moi maintenant et rien ne nous désunira.

L'acte de mariage fut signé sur une table fruste et poudreuse.

Le curé et le sacristain assistaient seuls à cette signature qui devait être complétée par la croix des gens du village qui prêtaient d'ordinaire leurs concours officieux à des cérémonies auxquelles ils n'assistaient point.

A huit heures, les mariés remontèrent dans leur vieille calèche pour reprendre le chemin de Bayonne, après avoir serré la main du pauvre curé de San Julia en lui laissant un souvenir de reconnaissance et d'amitié.

Et dans la voiture, seuls tous deux, pendant que le conducteur excitait son attelage dont les grelots tintaient joyeusement, Philippe comblait sa femme de caresses et lui répétait:

—Tu es à moi, et rien, rien ne nous séparera.

Il comptait sans la mort.

Elle avait surpris le compagnon de sa jeunesse, son ami de Cayrol, à l'improviste.

Elle devait en frapper d'autres.

X

SOIR DE JOIE.

C'est une vérité banale que le bonheur ne se raconte pas.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Les particuliers en ont moins encore.

Nous passerons donc d'un trait sur deux années entières qui ne devaient amener dans cette existence aucun changement extraordinaire d'ailleurs, nous l'avons dit.

Le drame que nous avons à raconter n'est pas là.

Ces événements n'en sont que le prélude.

Nous pouvons dire même qu'au moment où nous arrivons aucun des acteurs qui devaient y jouer un rôle n'y songeait encore.

Quand nous disons personne, nous nous trompons.

Dans l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, dans cette vénérable résidence si calme, si paisible, si imprégnée d'honnêteté et pour employer un mot plus moderne et plus juste, de respectabilité, presque solennelle par la grandiose simplicité de son escalier, par la hauteur de ses plafonds, par la couleur terne de ses boiseries grises et uniformes, sur lesquelles tranchaient les panneaux de vieux damas de soie et des portraits d'ancêtres, douairières et seigneurs de la maison de Chambeyre, une femme, tapie comme une araignée dans sa toile, méditait sans cesse de haineuses représailles contre l'homme qui lui avait fait l'injure que les filles d'Eve pardonnent le moins.

Elle s'était offerte, et il l'avait refusée!

Louise de Chambeyre haïssait d'autant plus Philippe Valencourt que son frère François lui semblait moins digne d'elle et qu'elle dévorait à chaque minute comme un frein l'ennui et presque le dégoût d'être à lui.

Cet être froid, inquiet, avare, dont l'unique occupation, le seul plaisir était de compter chaque jour ce qu'il possédait, d'en dresser l'état, d'y ajouter son à son les économies réalisées, de calculer les chances de gain qu'il pouvait avoir, cet Harpagon bilieux dont la jeunesse était envahie, déshonorée par ce vice de vieilles gens, lui apparaissait comme un type prodigieusement odieux et détestable.

La tournure fière et haute de son frère, sa jeunesse superbement épanouie, l'air de contentement répandu sur toute sa personne, son entrain, son indifférence de grand seigneur pour l'argent et, dessous-le, son élégance et sa force native, lui causaient des transports d'envie et de colère.

Elle s'était bercée du rêve qu'elle serait sa femme.

Elle avait caressé cette chimère pendant des années.

Elle avait même pu croire qu'elle arriverait à son but et serait aimée.

L'amitié de Philippe l'avait trompée, tant elle était ardente et chaude.

Enfin elle avait eu entre ses mains tous les atouts, une liaison de jeunesse, une fortune à donner, le patronage de son tuteur, et elle avait perdu la partie.

Pourquoi?

Ce point d'interrogation se dressait sans cesse devant elle.

Il l'occupait sans trêve et sans relâche, comme les calculs d'argent occupaient son mari.

Evidemment parce qu'une femme s'était emparée de ce cœur qu'elle avait cru gagner, parce qu'une autre plus belle peut-être s'était jetée entre eux et lui avait volé le bien qu'elle convoitait.

Philippe aimait ailleurs.

Mais qui?

Pour quel motif?

Personne ne lui connaissait de maîtresse dans aucun monde.

Et cependant, sous sa défaite, la jeune femme sentait une rivale.

Madeleine Stéfani sans doute!

Mais où était-elle?

Que faisait-elle?

Que pouvait-elle être pour ce Philippe si courtois, si gracieux, si léger, si insouciant en apparence et qui ne s'attachait à personne?

Louise, dans sa jalousie féroce, avait tout mis en œuvre pour pénétrer ce mystère, mais sans succès.

Elle était donc réduite aux conjectures.

Joson Kerhoët, l'unique domestique du jeune homme, servait à merveille les desseins de son maître et, avec une finesse cachée sous les dehors d'une bonhomie trompeuse, dépistait toutes les curiosités, sans froisser personne.

Philippe lui-même évitait toutes les allusions au colonel et à sa fille.

Louise avait à son service une jeune fille assez jolie qui répondait au nom de Suzanne.

Excitée par sa maîtresse, Suzanne essaya d'arracher au Breton une partie de son secret.

Joson conquit à tout jamais l'amitié de la soubrette et ne livra rien de ce que la maîtresse avait espéré.

Madame François Valencourt alla jusqu'à faire suivre son beau-frère par des gens dont elle achetait les services.

Philippe se cachait à peine, et on ne sut rien de sa liaison. Il y a de ces fatalités.

Et les jours, les mois, les années passaient sans apporter de lumière à cette curiosité fiévreuse toujours aux aguets, lorsque enfin elle éclata tout à coup.

Au printemps de l'année 1868, l'hôtel de la rue Saint Guillaume, comme la petite maison de Passy, avait vu le nombre de ses habitants s'augmenter.

A cette époque, outre François Valencourt et sa femme, il abritait un enfant, une fille, alors âgée de cinq ans et qui faisait le désespoir de sa mère par suite d'une ressemblance physique et morale avec l'auteur de ses jours.

Disons tout de suite que Louise de Chambeyre ne devait avoir qu'un autre enfant, une fille, trois ans plus tard.

A Passy la situation restait la même. Madeleine avait deux adorables bébés, une fille de cinq ans et un fils de trois ans qui lui rappelaient à chaque instant l'amour qui était sa vie.

Elle les aimait avec passion, leur consacrait ses jours entiers et ne les abandonnait jamais à des mains étrangères.

La vieille Marion seule jouissait de la confiance de sa maîtresse et la remplaçait pendant ses courtes absences.

Louise au contraire livrait son fils à des femmes de service et passait son temps auprès de son ancien tuteur dont elle cultivait l'amitié avec l'ardeur jalouse d'un Hollandais amateur de tulipes pour ses précieux oignons.

Madeleine était pour ses enfants la meilleure des mères comme elle était pour son mari la plus attrayante et la meilleure des femmes.

Etait-elle heureuse?

Certes, elle était heureuse par ses enfants, son orgueil et sa joie; elle était heureuse aussi par son mari qui s'efforçait de lui faire oublier ce que leur étrange situation avait de pénible pour cette femme qui ne pouvait se montrer nulle part au bras de celui qu'elle aimait et qui, tout en étant sa légitime épouse, ne pouvait se parer de son titre, porter son nom, ni le recevoir lui-même, si ce n'est en secret et dans l'ombre.

Et pourtant, à certaines heures, au fond de son âme, en regardant ces têtes de chérubins qui lui souriaient et qu'elle dévorait de baisers, une inquiétude s'agitait, comme des reptiles qui se cachent sous une touffe de fleurs.

Sans doute elle avait foi en son Philippe.

Et comment en eût-il été autrement? Il était à ses genoux; il ne vivait que pour elle.

Elle le savait; elle en était sûre.

Son affection, sa fidélité, ses désirs sans cesse renaissants et pour lesquels la beauté de Madeleine était un aliment inépuisable éclataient à ses yeux comme ces phares que rien n'éclipse et qui dominent la tempête et la nuit.

Mais elle ne pouvait se défendre, quand elle était seule, de terreurs vagues qui étreignaient sa poitrine et martelaient son cerveau.

Elle redoutait des dangers inconnus.

Son imagination se forgeait des chimères.

Faut-il le dire?

Elle entendait des voix ou croyait les entendre. Son esprit frappé avait toujours présente cette sinistre phrase qu'un père ne devrait jamais prononcer:—Madeleine, sois maudite!

Elle redoutait cet anathème et croyait en ressentir les effets.

De même que sa belle-sœur se sentait vaincue par une rivale insaisissable et mystérieuse, de même elle sentait planer sur sa tête, sur son avenir, sur ses enfants un péril silencieux et obscur, pareil à ces oiseaux de ténèbres qu'on pressent dans l'ombre et qu'on ne distingue pas.

Dès que Philippe revenait auprès d'elle, le spectre de ses doutes s'évanouissait.

Elle ne voyait que les grands yeux noirs qui la fascinaient, les lèvres qui appelaient les siennes, le sourire franc et doux qui lui disait à quel point elle était adorée.

Combien alors tous les sacrifices imposés à son orgueil et à ses vanités de femme lui semblaient faciles et légers.

Or, ce péril vague, ce danger mystérieux étaient proches.

Le dix avril mil huit cent soixante huit, onze heures du soir sonnaient à la pendule en rocaille de la chambre à coucher du petit hôtel de Passy.

Philippe était attendu avec impatience et ne paraissait pas.

Un fiacre s'arrêta à la porte.

Madeleine courut à son balcon et regarda au dehors.

Déjà bien des fois elle s'était mise à cette fenêtre d'où elle apercevait les contours du bois de Boulogne noyés dans la lumière sanglante de la lune qui se couchait derrière les coteaux de Suresnes et du Mont-Valérien.

Cette fois sa poitrine se dilata, sa belle poitrine de jeune mère fraîche et forte.

C'était lui qui arrivait.

Elle rentra précipitamment dans sa chambre, donna un coup de main rapide à ses cheveux, à son peignoir de laine fine serré autour d'elle, entr'ouvrit sa porte et se plaça sur le seuil, la tête en avant, son regard plongeant dans l'escalier.

Philippe escaladait les degrés au pas de course, comme un homme pressé, à la fin du jour, l'Anglais de la Cité, par exemple, regagne son cottage de la banlieue, son home de famille.

Il enleva sa femme entre ses bras nerveux, la serra contre lui dans une étreinte d'amoureux, colla ses lèvres aux siennes, et la reposant à terre.

—Hein! je me suis fait attendre!

—Hélas!

—Ce n'est pas ma faute.

—D'où viens-tu?

—Je vais te le dire.... Tout va bien ici?

—Très-bien.

—Les enfants?

—Ils dorment. Viens!

Elle l'entraîna par la main dans une seconde chambre, au-delà du cabinet de toilette.

Dans leurs berceaux, Madeleine et Philippe, les enfants de l'amour jeune et ardent, la fille et le fils, frais comme des fleurs, joufflus comme les amours des plafonds de Boucher, les chevelures bouclées éparses sur l'oreiller, reposaient paisiblement, leurs petits bras, nus et potelés, étendus sur les draps d'une éblouissante blancheur.

Tout était frais dans ce nid, la cretonne des murs, les rideaux de mousseline noués par des faveurs bleues, le tapis du parquet, blanc avec des roses pâles, et les bébés qui dormaient côte à côte dans leurs lits jumeaux, en rêvant aux anges.

—Embrasse-les, dit Madeleine, mais ne les éveille pas.

Il se pencha sur eux; les pointes de ses moustaches soyeuses effleurèrent le front des deux enfants.

Cette femme jeune et belle, cet homme élégant et fort, ces anges endormis dans un rêve, c'était l'image du bonheur vrai, du bonheur parfait.

S'il existait quelque part, c'était là.

Ils laissèrent retomber sans bruit les rideaux et regagnèrent leur chambre.

—Ouf! dit Philippe en se jetant dans un fauteuil avec un soupir de contentement, qu'on est bien ici!

Où pouvait-on être mieux en effet, que dans ce réduit capitonné comme une boîte à gants, parfumé, où rien ne pouvait froisser l'épiderme le plus sensible, auprès de cette femme ravissante pour laquelle les amateurs de chefs-d'œuvre auraient fait des folies, si, au lieu d'être de la chair palpitante, ses traits avaient été reproduits par un artiste digne d'elle?

—Voyons! D'où sors-tu? répéta-t-elle en se rapprochant de lui.

—D'où? tu t'en doutes bien un peu.

—Dis toujours.

—De l'hôtel de Blangy, parbleu!

—Tu y as dîné?

—Oui.

—En famille?

—Oui et non. Il y avait du monde.

—Beaucoup?

—Seize ou dix huit couverts.

—Ta belle-sœur et ton frère?

—Tu penses!

—Ils ne quittent pas le sénateur!....

—Louise le surveille de près, François est à plat ventre devant lui. Ils ont même tort, je crois. Le pauvre vieux tient à sa liberté et ne veut pas qu'on le fatigue. François ne le comprend peut-être pas assez.

—Quel monde était-ce?

—Du plus huppé. La comtesse Adriani. Les Parçay.... le président...... le docteur Chambay.

—De jolies femmes?

—Je n'en sais, ma foi, rien.

—C'est pour me flatter que tu dis ça.

Il poussa un gros soupir:

—Pour sûr, tu y aurais eu un de ces succès!

—Tu veux rire!

—Je dis ce que je pense. Il n'y en avait pas une pour te damer le pion!

—Des jeunes filles?

—Deux ou trois. La petite Callanges, la richissime Vernesse!

Il se mit à rire franchement.

—C'est drôle, dit-il. Cette Louise a des finesses cousues de fil blanc. Elle feint de vouloir me faire épouser toutes les demoiselles en quête d'un mari. Je lui ai dit: ma chère, vous n'êtes plus une femme, vous devenez une agence!... Ah! si elle savait!....

—Mais elle ne saura pas, fit Madeleine tristement. Elle ne saura jamais....

—Si.

—Quand?

—Le lendemain du jour où mon pauvre oncle aura rendu sa belle âme au créateur.

—Il ira loin encore.

—Je ne lui désire pas de mal. Il est si bon pour moi!

—C'est vrai!

—Tantôt il a pris mon parti contre sa marieuse.

—Comment?

—Il lui a dit: Ma chère Louise, laissez donc Philippe tranquille. Il veut rester garçon. Je ne peux pas l'en blâmer. Après tout, il ne fait que suivre mon exemple.

—Ah!

—Veux-tu que je te dise?

—Va!

—Il doit se douter de quelque chose.

—Tu crois?

—Je n'en serais pas étonné. Il avait l'air passablement narquois en me dévisageant d'une certaine façon, en-dessous, tiens—comme ça—et qui en disait long.

—Ce serait un malheur pour nous.

—Qui sait? Il est si fantasque. Et puis entre nous, à mesure qu'il vieillit, il me semble, qu'il se relâche de son égoïsme qui n'est peut être qu'une forme.... une pose!....

—Si c'était possible!

—C'est à ce point que mon secret a été tout près de m'échapper.

Il prit les mains de Madeleine dans les siennes et les porta à ses lèvres.

—Je serais si heureux, reprit-il avec une extrême tendresse, de pouvoir dire à tout le monde que tu es à moi!

—Alors? interrogea-t-elle.

—Une idée m'est venue tout à coup.

—Laquelle?

—Devant un regard ironique et bon à la fois qui m'interrogeait presque, j'ai failli lui avouer la situation.

—Tu l'oserais?

—Est-ce qu'il pourrait ne pas t'aimer, s'il te connaissait?

—Prends garde!

—Tant pis. En le quittant ce soir, je lui ai dit:—Mon oncle, j'aurais quelque chose à vous confier.

—Il t'a répondu?

—Eh bien! mon ami, ce sera pour un autre jour, car je me sens un peu fatigué.

—Comme vous voudrez, mon oncle.—Il a ajouté avec un certain intérêt:—Ça ne presse pas trop?—Non, mon oncle. Tant mieux. J'ai comme une envie de dormir.—Ses yeux se fermaient. Je lui ai dit:—Je vais entraîner votre monde et partir.—C'est bien,—Il s'endormait en effet. Il m'a remercié de la main. J'ai profité de la circonstance pour filer en enlevant quelques invités à ma suite. Les autres n'auront pas tardé à déménager. J'avais hâte de te revoir. J'ai sauté dans le premier fiacre venu. Le cocher a fait une grimace comme tous les autres. Passy les épouvante. C'est au diable; mais je lui ai mis cent sous dans la main et il a filé comme un dard! Et toi? Qu'as-tu fait?

Elle lui raconta sa journée, toujours la même, les soins donnés aux enfants, les mots de la petite fille qui jacassait déjà comme une pie et était si drôle! Une promenade au Bois, à pied, dans les environs du côté des serres de la Ville, pour respirer du bon air, profiter du soleil et prendre des forces.... et puis rien. Elle avait pensé à lui.

C'était tout, comme à l'ordinaire.

Il l'écoutait, buvant ses paroles, les yeux fixés sur elle, en admirant sa peau satinée d'un blanc mat, ses yeux limpides, ses belles lèvres cerise qui s'entr'ouvraient sur des dents pures comme des diamants, sa poitrine ferme et saine, aux veines bleues, et ses bras superbes dont le peignoir aux manches courtes laissait à nu la chair fraîche.

Et pris d'un désir, il l'attira sur ses genoux.

—Oui, c'est dit, murmura-t-il. Il t'adorera, mon oncle! Je lui conterai tout, tant pis.... demain!

Et avec un regard suppliant:

—Il est tard! Viens!

Elle se disposa à obéir en répliquant simplement:

—Tu as raison.

Elle se levait quand une voiture lancée à fond de train s'arrêta court dans la rue.

Et aussitôt un violent coup de sonnette la redressa, la tête tournée en arrière.

—C'est pour nous? dit Philippe.

—Sans doute.

—A cette heure!

Déjà elle se penchait à la fenêtre.

Joson Kerhoët était là, debout, sur le trottoir, haletant.

—On demande monsieur, tout de suite, balbutia-t-il.

—Qui donc?

—Monsieur le marquis.

—Il est malade!

—Frappé d'une attaque, à la dernière extrémité....

Déjà Philippe rejetait son pardessus sur son frac de soirée.

Il s'élança dans l'escalier, ouvrit sa porte, et sauta dans le fiacre qui reprit sa course furieuse.

XI

NUIT SINISTRE.

Il est une puissance avec laquelle il faut compter.

Le père de famille dans son budget, le boutiquier dans ses affaires, le docteur avec ses malades, l'ambitieux dans ses calculs doivent lui réserver un chapitre spécial.

C'est l'imprévu.

Ceux qui l'oublient ou le négligent s'exposent à des surprises néfastes.

Dès que Philippe Valencourt fut en voiture, il accabla son domestique de questions.

Qu'était-il donc arrivé?

Qui l'envoyait chercher?

Comment l'avait-on prévenu?

Le Breton ne put lui apprendre rien de plus que ce qu'il venait d'expliquer en deux mots.

Le marquis était au plus bas.

On parlait d'apoplexie.

Lachaume, son homme de confiance, était accouru à la rue de l'Université et n'avait pris que le temps de dire:

—M. le marquis demande monsieur Philippe. Qu'il se hâte s'il ne veut arriver trop tard.

Lachaume offrait tous les signes du désespoir.

Il était reparti aussitôt.

Son effarement disait assez combien le danger était pressant.

Philippe se pencha à la portière et jeta au cocher cet encouragement décisif:

—Cent francs pour la course si tu marches!

Le cheval fit feu des quatre pieds.

La vérité, c'est qu'aussitôt après la retraite de son neveu, le marquis entouré de quelques retardataires qui traînaient avant de prendre congé, s'était tout à coup renversé dans son fauteuil en portant la main à sa tête.

Il n'avait eu que le temps de jeter un cri dans lequel se trahissaient des affections dont il lui s'était plu à conserver le secret:

—Philippe!

Le vieux viveur, le sybarite qui ne s'était refusé aucune volupté, ni celles de la table, ni les autres; l'intrigant avide gorgé de biens, le courtisan du pouvoir comblé d'honneurs et de dignités, était terrassé à son tour par celle qui fauche à son heure les petits et les grands, les puissants et les faibles.

Le sénateur allait entrer dans cette farandole macabre où tout passe et tourbillonne dans une égalité suprême, la seule qui courbe le monde sous son implacable niveau, la seule que nous puissions attendre en dépit des vaines promesses des pédants et des bergers des peuples.

Le docteur Chambray et son illustre confrère, le chirurgien Duparc, un intime du marquis, accouru en toute hâte, secouaient la tête d'un air de menaçant augure.

Leurs efforts pour paralyser le mal ne parvinrent qu'à rendre un peu de connaissance au moribond.

François Valencourt en proie à une anxiété qui n'avait pas pour cause le salut ou le danger du vieillard, se tenait debout à quelques pas de lui.

Louise essayait d'attirer l'attention de son ancien tuteur afin de lire dans ses yeux et de deviner ses intentions dernières.

De la main, il éloigna la jeune femme dont la fausse douleur ne le trompait pas.

Elle put distinguer sur ses traits une sorte d'ironie qui la frappa au cœur.

Tout expirant qu'il fût, le vieux courtisan ne se méprenait pas aux apparences d'un désespoir qui n'existait qu'à la surface.

A diverses reprises, il répéta d'une voix qui devenait de moins en moins intelligible:

—Philippe! Philippe!

Et comme celui qu'il appelait n'apparaissait pas, il eut une dernière convulsion et s'affaissa sur le divan où on l'avait porté.

Il étouffait.

Louise se précipita à ses genoux et l'entendit qui balbutiait, croyant parler aux médecins:

—Testament.... secrétaire.... Avertir Philippe.... Se défier de son frère!

Quelques secondes plus tard, c'était fini.

La jeune femme recueillit son dernier soupir et se redressa.

Une joie atroce se dessina sur ses lèvres.

Le secret qu'elle venait de surprendre, elle voulait en profiter.

Le secrétaire n'était pas loin.

L'expression de triomphe qui avait illuminé les traits de Louise d'une flamme hideuse ne dura qu'une seconde.

Elle s'approcha de son mari et lui glissa ces deux mots:

—Déshérité!.... Testament!....

Du doigt elle lui désigna le cabinet du mort.

François lui répondit par un regard, et de son œil profond lui commanda le silence.

Leurs figures exprimèrent de nouveau la douleur méticuleuse qu'ils affectaient quand les yeux vitreux du mourant pouvaient les voir encore.

Et ils restèrent muets, épiant le moment où ils pourraient agir dans la solitude de la nuit.

Cependant le fiacre de Philippe Valencourt accourait d'une vitesse désordonnée.

Le cocher, excité par la promesse d'un fabuleux pourboire et déjà étourdi par des stations prolongées dans les débits de boissons qu'il fréquentait d'un bout de Paris à l'autre, était un de ces rôdeurs de nuit, la plupart du temps, les chevaux sont des bêtes rétives et vicieuses comme leurs conducteurs.

Philippe, consterné par cette nouvelle inattendue, était absorbé par une seule idée:

—Arriverai-je à temps? Pourrai-je le revoir vivant?

Il n'accordait aucune attention aux bonds de la voiture ni aux cris du cocher qui cinglait les côtes de son cheval:

—Allume! Allume!

Le Breton, renfoncé dans un angle, hasardait de temps à autre un mot d'espoir pour rassurer son maître, qui ne l'écoutait pas.

Et comme il le voyait sombre, morne, découragé, il concluait avec une familiarité que le jeune homme, sûr de son attachement, lui permettait:

—Après tout ça devait arriver un peu plus tôt ou plus tard.

La mort a une imposante solennité qui empêche de songer d'abord aux circonstances dont elle est entourée.

Philippe aimait son oncle.

Les paroles du Breton n'arrivaient à ses oreilles que comme un murmure confus.

Il ne songeait à rien qu'à ce problème.

—Que se passait-il pendant qu'il courait à l'hôtel de Blangy?

Pas une seconde, la pensée de l'âge ou de la fortune du marquis ne se présentait à son esprit. Pourrait-il embrasser une dernière fois son oncle, sentir la suprême étreinte de ce vieillard qui lui avait servi de père et pour lequel, au fond du cœur, il gardait une affection vraie et solide?

Le fiacre volait.

Les rues étaient à peu près désertes. Philippe se mit à la portière. Une pluie assez abondante tombait. Il vit de rares passants qui se rangeaient sur les trottoirs en évitant cette voiture qui semblait conduite par un insensé.

Où était-on? Il ne pouvait le savoir. Les arbres, les becs de gaz défilaient avec une rapidité qui tenait du vertige.

Il regarda le cocher.

L'homme frappait à tour de bras sur sa bête en hurlant comme un sourd:

—Allume! allume!

Joson vit de son côté des sergents de ville qui apostrophaient de loin le conducteur, sans pouvoir le rejoindre.

—On dirait que le cheval est emballé, monsieur, balbutia-t-il.

Philippe haussa les épaules.

Emballée! Une rosse étique qui n'avait que la peau et les os.

Pourtant il essaya d'arrêter le cocher.

—Vous allez nous tuer, cria-t-il.

Une voix éraillée lui répondit:

—Ayez pas peur, bourgeois, vous arriverez!

—Monsieur reprit Kerhoët, il est fou.

Le Breton avait raison.

Le cocher était fou, pris de délire; sa tête éclatait. Les cent francs qu'on avait fait miroiter devant lui déterminaient l'explosion d'un mal dont il devait fatalement périr, le mal terrible de notre époque: l'alcoolisme.

Et pour comble de malheur, son cheval, sa haridelle, cette rosse efflanquée dont on ne pouvait redouter qu'une lenteur désespérante, vicieuse et indomptable, exaspérée par les coups qui pleuvaient sur elle dru comme grêle, venait en effet de s'emporter, affolée à son tour, et marchait du train d'un express ou d'un cheval de course.

Philippe comprit enfin le péril, mais trop tard.

Le fiacre qui suivait le chemin le plus court pour arriver à sa destination quittait l'avenue du Trocadéro pour enfiler le cours de la Reine mal éclairé quand un choc épouvantable se produisit.

Un de ces lourds véhicules bas et qui semblent impossibles à briser, sur lesquels on transporte des blocs énormes de pierre, était arrêté au coin de la chaussée et rasait le trottoir.

Un essieu s'était rompu et les charretiers avaient été contraints d'abandonner là ce fardier, dont une petite lanterne indiquait la présence.

Dans sa course furibonde, le fiacre venait de s'écraser contre ce bloc formidable pareil à un rocher.

La catastrophe fut si rapide que malgré sa souplesse et sa force, Philippe n'eut le temps ni de la prévoir ni de l'éviter.

A demi sorti de la voiture pour parlementer avec l'ivrogne, il fut lancé contre la pierre et fracassé du coup.

Quand deux gardiens de la paix qui se promenaient mélancoliquement le long des maisons arrivèrent sur le lieu du désastre, ils ne virent rien d'abord que des débris informes entassés près du fardier.

La première victime qu'ils relevèrent fut le misérable, cause de l'accident.

Il avait payé de sa vie son vice favori.

Il était tué net.

Sous les morceaux de la caisse un homme s'agitait péniblement en poussant des gémissements lamentables.

Les deux sergents le virent avec étonnement se redresser, tâter ses membres les uns avec les autres et constater avec un soupir de soulagement qu'il n'avait rien de brisé.

Les Bretons ont de solides carcasses.

Celle du brave garçon était à peine contusionnée.

Il devait en être quitte pour la peur ou peu s'en faut.

Lorsque la lumière se fit dans sa cervelle obscurcie par cet effroyable choc, son premier soin fut de penser à son maître.

—Monsieur! s'écria-t-il.

Personne ne répondit.

—Ah! il y avait un ange voyageur, demanda un des sergents.

—Oui....monsieur. On l'attend chez son oncle, qui est à toute extrémité.

—Qui ça, l'oncle?

—Le marquis de Blangy.

—Le sénateur?

—Justement.

—Diable? Il est malade?

—Il ne passera pas la nuit.

—Eh bien! mon brave, dit l'autre sergent, l'oncle et le neveu pourront faire ensemble le dernier voyage.

—Monsieur! appelait Kerhoët consterné.

—Ne criez pas si fort....Le voilà.

—Où donc?

—Là.

En effet, les sergents relevaient un blessé qui, selon toute apparence, était dans le même état que le cocher.

En vain son fidèle Breton se pencha sur lui en essayant de le ranimer.

Il ne donna pas signe de vie.

Une large blessure au front traçait sous les cheveux noirs une ligne sanglante.

—L'hôtel de Blangy n'est pas loin observa un des sergents. Le plus simple est de l'y transporter. Rien de mieux à faire. On va vous aider.

Quelques passants s'attroupaient.

L'un d'eux courut chercher une voiture.

On y installa le blessé et le lugubre convoi se dirigea lentement vers la rue de Lille.

La grande porte de l'hôtel était ouverte. De vives lumières sortaient des trois fenêtres du salon où on voyait des ombres s'agiter.

Un des médecins s'y trouvait encore en compagnie de l'aîné des Valencourt et de sa femme.

Les autres assistants s'étaient esquivés à la muette.

Le cadavre du marquis de Blangy, mort à onze heures quarante minutes, reposait à sa place sur le divan où il avait expiré.

On aurait pu croire qu'il attendait toujours ce neveu qu'il avait appelé jusqu'à son dernier soupir et qui n'était pas venu.

Mais son visage tourné vers la porte ne regardait plus. Les yeux étaient fermés.

Trois hommes entrèrent portant Philippe Valencourt qui semblait un cadavre.

—Qu'est-ce donc? demanda son frère.

—Un accident.

—Comment?

—Un cheval emporté.... la voiture brisée.

Louise considérait ce spectacle, les sourcils froncés, le cœur palpitant.

Quel coup de fortune pour elle!

Elle s'approcha du docteur Chambay qui examinait avec attention le blessé.

Au bout de deux minutes pendant lesquelles la respiration de François Valencourt, aussi anxieux que sa femme, demeura suspendue, le docteur prononça son oracle:

—Lésion au cerveau.... la poitrine enfoncée.... le cœur comprimé.... Il sera mort dans un quart d'heure.

Un éclair de triomphe illumina la face blême de l'aîné, tandis que la poitrine de la jeune femme se dilatait dans un long soupir, soupir de cupidité et de haine satisfaite.

Le docteur cependant mettait en œuvre tous les moyens en son pouvoir pour ranimer le blessé, ne fût-ce qu'un instant.

Après quelques essais infructueux, sous l'influence d'un cordial énergique, Philippe reprit connaissance.

Il laissa errer ses regards autour de lui et un cri étouffé sortit de ses lèvres, souillées d'une sanglante écume:

—Elle!

Joson Kerhoët, étourdi, à demi assommé, la tête ensanglantée, se tenait auprès de son maître.

Il comprit et disparut.

Le mourant vit son mouvement, à travers un nuage, et une expression de joie éclaira son visage.

—Docteur, murmura-t-il, approchez-vous! La vérité?.... Je suis perdu?

Le médecin prononça quelques paroles de vague espérance....

—Qui sait.... un miracle....

—Non...... je le sens...... c'est fini!

—Souffrez-vous?

—Peu...... Combien de temps puis-je vivre?

—Si vous avez des dispositions à prendre hâtez-vous!......

—Elles sont prises!

Louise entendit ces paroles à peine intelligibles et devint plus blême encore.

Le blessé serra la main du médecin d'une légère pression en murmurant:

—C'est bien.... merci, docteur.

Et d'un signe il appela son frère auprès de lui.

XII

LE VŒU D'UN MOURANT.

François s'avança en hésitant.

Ce frère qui agonisait et contre lequel une femme, l'âme empoisonnée par la jalousie, lui soufflait depuis son mariage des sentiments de haine, devenait plus qu'un rival à ses yeux, presque un ennemi, depuis que cet oncle à héritage dont la fortune était une si magnifique proie à disputer, avait laissé échapper, dans un cri suprême, le secret de ses préférences.

Ils miroitaient devant ses yeux, ces châteaux, ces terres, ces forêts, ces maisons, ces papiers, ces millions entassés après lesquels il aspirait depuis si longtemps.

Et Philippe, son frère, c'était l'héritier, l'unique!

Le testament de l'oncle existait, dans son bureau, préparé de sa propre main.

Il était là!

Cet acte le dépouillait, lui, François! Autrement, à quoi bon l'écrire!

Le marquis donnait tout à son favori, à ce Philippe réclamé avec tant d'insistance, quand on le repoussait, lui l'aîné, le véritable chef de la famille!

Le vieillard s'était trahi; il avait révélé sa pensée tout entière, à la dernière minute, n'ayant plus rien à craindre ni à attendre des hommes.

Et François pensait à ceci:

Non seulement son oncle le haïssait, mais de plus il le méprisait.

N'avait-il pas dit à Louise, en croyant parler aux médecins, et donner un conseil à son privilégié:—Qu'il se défie de son frère!

Donc, tout était perdu pour lui, si Philippe vivait!

Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était quelque misérable parcelle qui lui serait jetée comme une obole ou une aumône.

Mais si Philippe vivait!

Alors ces biens pour lesquels Louise et lui avaient fait tant de bassesses étaient à l'autre.

Mais cet autre, frappé à son tour, par une sorte de fatalité, trépassait après le marquis; les médecins le condamnaient. C'en était fait. Il n'avait que quelques instants à vivre, quelques minutes peut-être.

L'obstacle disparaissait.

Héritier de son frère, que le marquis lui eut ou non tout donné, François entrait en possession de plein droit de tout ce que Philippe laissait après lui, de quelque part que ces biens lui fussent venus.

Telle était la situation.

Philippe expirant appelait son frère et ce frère songeait que Philippe vivant était pour lui un obstacle, et qu'après Philippe mort, l'immense fortune de leur oncle tombait entre ses mains.

De là à désirer cette mort, il n'y avait que l'épaisseur d'un cheveu.

Avant la déclaration du marquis, François eut reculé peut-être devant cette infamie.

Cette déclaration avait anéanti ses derniers scrupules; cette âme gangrenée par l'envie et la cupidité, ces deux basses et lâches passions qui font tant de ravages n'hésitait plus.

Toutefois il savait se contenir.

Rien de ces atroces impressions ne se trahissait sur son visage.

Elles n'eurent d'ailleurs qu'une insaisissable durée.

Ce que nous mettons quelques minutes à écrire, il le pensa en dix secondes.

Lorsqu'enfin il fut auprès de son frère, le mourant rassembla le peu de forces qui lui restaient.

—François, dit-il, je suis condamné.

L'aîné esquissa un signe de doute.

—Je suis condamné, répéta Philippe et je n'ai que quelques instants devant moi.

—Mais....

—Ne m'interromps pas. Je ne crois pas avoir été un mauvais frère. Je t'ai traité en ami et n'en avais pas de plus cher. A mon tour, puis-je compter sur toi?

—Certes.

—Ecoute, je ne regretterais pas tant la vie si je ne laissais derrière moi des êtres que j'aime, que j'adore....

—Que dis-tu?

—J'ai une femme.... deux enfants...

François Valencourt devint livide.

—Toi! murmura-t-il.

—J'ai dû le cacher.... Cette femme était la fille d'un homme que notre oncle haïssait....

—Qui donc?....

—Le colonel Stéfani. Je l'ai épousée en secret.

—Marié! Tu es marié?

—A San Julia, en Espagne.... près d'Echalar. Tu verras l'acte.... chez moi....

—San Julia! répéta machinalement l'aîné.... Echalar....

—Il y a deux ans....

Le blessé s'arrêta.

Une sueur froide l'inondait.

Il suffoquait.

—Cette femme, ces enfants?.... Où sont-ils? demanda François.

—A Passy.... Je voudrais les revoir...... les embrasser...... une dernière fois!

—On pourrait......

—Trop tard.... murmura Philippe d'une voix qui s'éteignait. Je meurs.... Je ne puis déjà plus parler.... J'y vois à peine.... approche encore....

François obéit.

—Appelle Louise, ordonna le blessé.

La jeune femme se tenait debout, près de son mari, gravant dans sa mémoire toutes les paroles du mourant: San Julia, Echalar, Passy!

—Louise, dit-il encore, vous êtes mère; sur la tête de vos enfants, jurez-moi de protéger les miens!

Les serviteurs et le médecin s'étaient écartés, en respectant les confidences du mourant.

François et Louise pouvaient seuls entendre ses paroles à peine intelligibles.

Celle qui s'était appelée mademoiselle de Chambeyre resta muette.

Peut-être le malheureux vit-il, à travers les ombres qui déjà l'aveuglaient, le regard étincelant de haine qu'elle lui lançait.

Il comprit qu'il n'avait rien à espérer de ce côté.

Il se retourna vers son frère.

—Philippe, reprit-il, sur notre mère, jure-moi de veiller sur ceux que je laisse derrière moi!

—Tais-toi, ordonna Louise en posant une main sur la bouche de son mari.

Une angoisse effrayante contracta les traits de Philippe. Ses doigts battirent l'air dans une dernière convulsion.

Il eut en expirant la vision des dangers qui menaçaient ceux qu'il aimait.

Le docteur s'approcha d'un pas rapide et demanda:

—Que dit-il?

La jeune femme répondit avec un calme effrayant:

—Il délire!

Les lèvres du mourant s'agitèrent dans un suprême et vain effort.

Aucun son n'en sortit. Un frisson passa sur lui, et il demeura immobile.

Il était mort.

—Enfin! murmura Louise à l'oreille de son mari.

—C'est fini, déclara le docteur.

Et, avec une flatterie à l'adresse du survivant, il ajouta:

—Vous êtes désormais le seul représentant de la famille.

—Hélas! soupira hypocritement François Valencourt.

Aux yeux des domestiques et des familiers du marquis de Blangy, il devenait en effet l'unique héritier, le seul maître des biens de son oncle et même de tous ceux que pouvait laisser son malheureux frère.

Il avait donc le droit de commander.

Il donna ses ordres.

Les restes du marquis et de Philippe furent transportés dans deux chambres de l'hôtel en attendant le jour.

Il était à ce moment deux heures du matin.

Lachaume, le valet du marquis, veilla auprès de son maître, avec des femmes de service.

Le rez-de-chaussée resta à l'abandon.

Seuls, l'aîné des Valencourt et sa femme, y demeurèrent, libres d'agir à leur gré.

Ils avaient leur plan.

Dans le désordre qui suit de telles catastrophes, personne ne les surveillait.

Pourquoi, d'ailleurs, l'eût-on fait?

Les recherches des deux complices ne pouvaient être ni longues ni difficiles.

Le marquis leur avait donné lui-même le fil d'Ariane qui devait servir à les diriger.

François, après avoir exploré vainement quelques tiroirs du secrétaire de son oncle, un meuble admirable du dernier siècle, ne tarda pas à mettre la main sur un pli scellé d'un large cachet de cire noire aux armes de Blangy et portant comme suscription:

"A mon neveu, Philippe Valencourt."

Il brisa le cachet, déchira l'enveloppe, y mit le feu et la jeta dans la cheminée.

Alors il put lire ce qui suit:

"Ceci est mon testament:

"Je, soussigné, Roland Félix, marquis de Blangy-Cussey, sénateur, commandeur de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, déclare que le présent acte constatant ma dernière volonté, écrit en entier, daté et signé de ma main, ainsi que le veut la loi, institue pour mon légataire universel et unique héritier Philippe Valencourt, mon neveu, à l'exclusion de tous autres, voulant que, par l'effet de mon décès, il soit purement et simplement mis en possession de tous mes biens, meubles et immeubles, sans exception ni réserve.

"Je lui lègue, en outre mon titre de marquis de Blangy-Cussey, pour l'ajouter à son nom de Valencourt en vertu d'une faveur spéciale de S. M. l'Empereur, dont le titre est consigné à la chancellerie, tant pour lui que pour ses héritiers.

"Et ce, en témoignage de ma profonde affection et à cause de la générosité de son caractère, générosité dont je me suis assuré par tous les moyens dont je pouvais disposer.

"Fait à Paris, en mon hôtel, le cinq avril mil huit cent soixante-cinq.

"ROLAND FÉLIX, marquis de BLANGY-CUSSEY."

François Valencourt, en achevant sa lecture, demeura un instant l'œil fixe, les lèvres blanches, les doigts crispés, immobile comme s'il eût été métamorphosé en statue.

Il connaissait donc enfin les vrais sentiments du marquis à son égard.

Et il se rendait compte de ceci: qu'il méritait cette disgrâce.

Que faisait-il en ce moment même, si ce n'est un acte de la plus odieuse bassesse!

Lui riche, sans besoins, et par conséquent sans excuse, élevé au-dessus des misères de l'existence, formé par une éducation supérieure, il agissait comme ces bandits poussés par la faim qui envahissent la maison la nuit, forcent les serrures violent les grilles, les portes et les coffres-forts et font main basse sur ce qu'ils peuvent voler et piller.

Circonstance aggravante! Il profitait de la mort pour dépouiller ses victimes, pareil à ces bêtes de carnage qui fouillent les champs de batailles ou les cimetières et dévorent les cadavres!

Une main se posa sur son épaule.

Il eut ce tressaillement du malfaiteur surpris par un témoin.

Louise le comprit si bien qu'elle le rassura en lui disant:

—C'est moi!

Et aussitôt comme il ne faisait pas un mouvement, elle ajouta:

—Tu trembles! aurais-tu donc si peu de tête?

En même temps elle parcourait du regard le testament de son tuteur.

—Ah! fit-elle d'une voix irritée, le tartufe, le fourbe, le misérable!

—De qui parles-tu? demanda François sachant à peine ce qu'il disait.

—Eh! de qui veux-tu que ce soit, si ce n'est de cet infâme vieillard? Comme il se jouait de nous!

Et voyant son mari abattu, et comme écrasé par ce coup de massue:

—A quoi penses-tu? reprit-elle brutalement.

—Je pense que Philippe a choisi comme il faut son heure pour s'en aller dans l'autre monde.

—Tu crois?

François parcourut d'un regard soupçonneux tous les recoins du cabinet, alla aux portes pour s'assurer que personne n'écoutait, les ferma avec soin et revenant à sa femme:

—C'est clair, déclara-t-il en homme d'affaires qui, dérouté d'abord par une attaque imprévue, reprend son sang-froid et se voit partie gagnée.

—Comment?

—Ecoute. Philippe mort, qui hérite de lui?

—Toi, c'est évident.

—Oui, moi son frère. Que le marquis lui ait tout donné, qu'importe? La fortune me revient d'elle-même, et quelle fortune. L'hôtel, Blangy, les fermes, les forêts, les rentes, les maisons, tout enfin, même le peu qui restait à mon frère de son patrimoine.

—Mais cette femme? objecta Louise les yeux pleins de haine plutôt que de convoitise.

—Quelle femme? demanda François avec une glaciale ironie.

Elle allait répondre dans un accès de fièvre jalouse:

—Celle qui me l'a enlevé; celle qui l'a empêché de venir à moi; ma rivale, celle que j'exècre parce qu'elle m'a pris l'homme que j'aimais et jetée aux bras d'un autre que je ne peux ni aimer, ni estimer.

Mais elle se contint et dit:

—Celle dont il parlait tout à l'heure, avec tant d'angoisse.

—Oui, la fille qu'il aurait épousée en Espagne, à San Julia, devant un prêtre, en secret!....

—Sans doute.

—Comédie!

—Qu'en sais-tu?

—Chimère! Invention!

—Philippe était incapable de mensonge! Je l'exècre.... plus que tu ne peux penser.... Mais s'il a parlé de sa femme.... de ses enfants, c'est qu'il était marié!....

—Mariage nul!

—Si c'était pourtant!

—Alors, avec ce testament en notre possession, ignoré de tous.... il nous resterait, eût-il des enfants, des droits égaux. C'est déjà la moitié de gagné!

Il se fit un silence.

Dans ce grand hôtel hanté par la mort, on n'entendait que le balancier de la pendule qui mesurait les heures pour les vivants avec l'impassibilité du Destin.

Louise posa ses mains effilées sur les épaules de son mari.

—Ecoute, dit-elle, la moitié d'une telle fortune ce serait encore trop pour cette femme.

—C'est vrai, mais ce mariage!....

Louise baissa la voix et avec une incroyable énergie:

—Ce n'est pas la moitié que je veux, c'est tout, déclara-t-elle.

François Valencourt parut ne pas comprendre.

Sa femme le fixa de ses yeux noirs comme pour le magnétiser.

—As-tu confiance en moi? demanda-t-elle.

—Certes.

—Il ne faut mettre personne dans nos confidences....

—C'est mon avis.

—N'a-t-il pas dit San Julia?.... un village?....

—Oui.

—Près d'Echalar?

—Justement.

—Je ferai le voyage.

—Quand?

—Tout de suite.

—Quelle idée!

—Personne ne s'en doutera. Je peux défendre ma porte quelques jours.... prétexter un malaise....

—C'est juste.

—Rien de plus naturel à la suite de ces événements.

—En effet.

—D'un autre côté tu as le droit de visiter son appartement....

—Sans doute.

—Tu peux en retirer les pièces qui s'y trouveraient......

—Certes.

—Il faut gagner la partie...... user de tous les moyens.

—Soit.

—Tu agiras ici.

—Bien.

—Moi là bas.

—Comme tu voudras.

—Demain, je partirai.

François Valencourt fouilla de nouveau le secrétaire en tous sens.

C'était un de ces merveilleux meubles d'acajou et de bois de rose, ornés de bronzes admirablement travaillés, que créaient à foison les grands artistes du siècle dernier, les Riesener, les Leleu, André Boulle, Gouthière et d'autres.

On prétendait qu'il avait été commandé par le comte de Provence, en effet, il était resté en sa possession jusqu'au jour de son émigration.

A ce titre, il avait donc une véritable valeur historique.

Ce meuble précieux ne contenait plus—en apparence du moins—que des papiers inutiles et qui ne pouvaient compromettre personne.

Le marquis avait trop d'ordre pour laisser traîner les autres.

Alors la jeune femme fit un signe à son mari.

Ils n'avaient plus rien à faire dans cette maison.

Ils en sortirent sans rencontrer personne.

L'hôtel de Blangy semblait abandonné.

Le gaz flambait dans les salons vides; les valets, incertains du sort qui les attendait, s'étaient retirés chez eux ou allés à leurs affaires.

La grande porte, entre-bâillée, aurait pu livrer passage aux maraudeurs sans qu'on la défendît.

François Valencourt et sa complice traversèrent la cour d'honneur en jetant un regard satisfait à cette demeure princière qui désormais leur appartenait.

Des lueurs douteuses, des clartés de chapelles funéraires, sortaient des fenêtres du premier étage où le marquis dormait son dernier sommeil dans sa chambre tendue que son neveu favori, son héritier reposait dans une chambre voisine, mort comme lui, et comme lui gardé par des mercenaires.

Une voiture stationnait dans la rue.

C'était celle du frère perfide, du traître, qui cachait dans sa poche le produit de son vol et de sa trahison.

Au moment où cette voiture emportait les deux coupables vers la rue Saint-Guillaume, un simple fiacre, qu'ils n'aperçurent pas, débouchait du quai d'Orsay dans la rue de Lille et s'arrêtait à quelques pas de l'hôtel de Blangy.

Joson Kerhoët en descendit, se glissa dans la cour de l'hôtel par la grande porte entr'ouverte, gagna un escalier dérobé à l'extrémité de la maison et revint quelques minutes après au fiacre dont il ouvrit la portière en disant à une femme qui se trouvait à l'intérieur.

—Venez.

Pâle comme un spectre, les yeux rougis dans un visage de neige, le cœur palpitant, elle descendit.

C'était Madeleine Stéfani.

XII

L'ADIEU!

Joson Kerhoët avait compris le vœu de son maître.

C'était Madeleine que le malheureux aurait voulu revoir avant de mourir.

Après le départ de son amant, la jeune femme frappée comme lui de la nouvelle inattendue qui pouvait bouleverser leur existence, était restée anxieuse dans l'attente de ce qui allait se passer.

Au bruit de la voiture qui ramenait le Breton à Passy, elle s'était précipitée dans l'escalier en courant à la porte pour revoir plus tôt Philippe, dans la croyance où elle était que lui seul pouvait revenir à pareille heure.

A l'aspect du visage décomposé du Breton, la pensée d'un malheur lui sauta à l'esprit.

Les âmes aimantes sont faciles à épouvanter.

—Mon mari, s'écria-t-elle.

—Il vous appelle, dit le valet.

—Où donc?

—A l'hôtel de Blangy.

—Moi!

—Vous. M. le marquis doit être mort.

—Et Philippe?

—Un accident est arrivé.... balbutia le Breton effrayé de l'exaltation de la jeune femme.

—Achevez donc.

—Un cheval emporté.... la voiture brisée....

—Et Philippe?

—Monsieur est blessé.

—Grièvement?